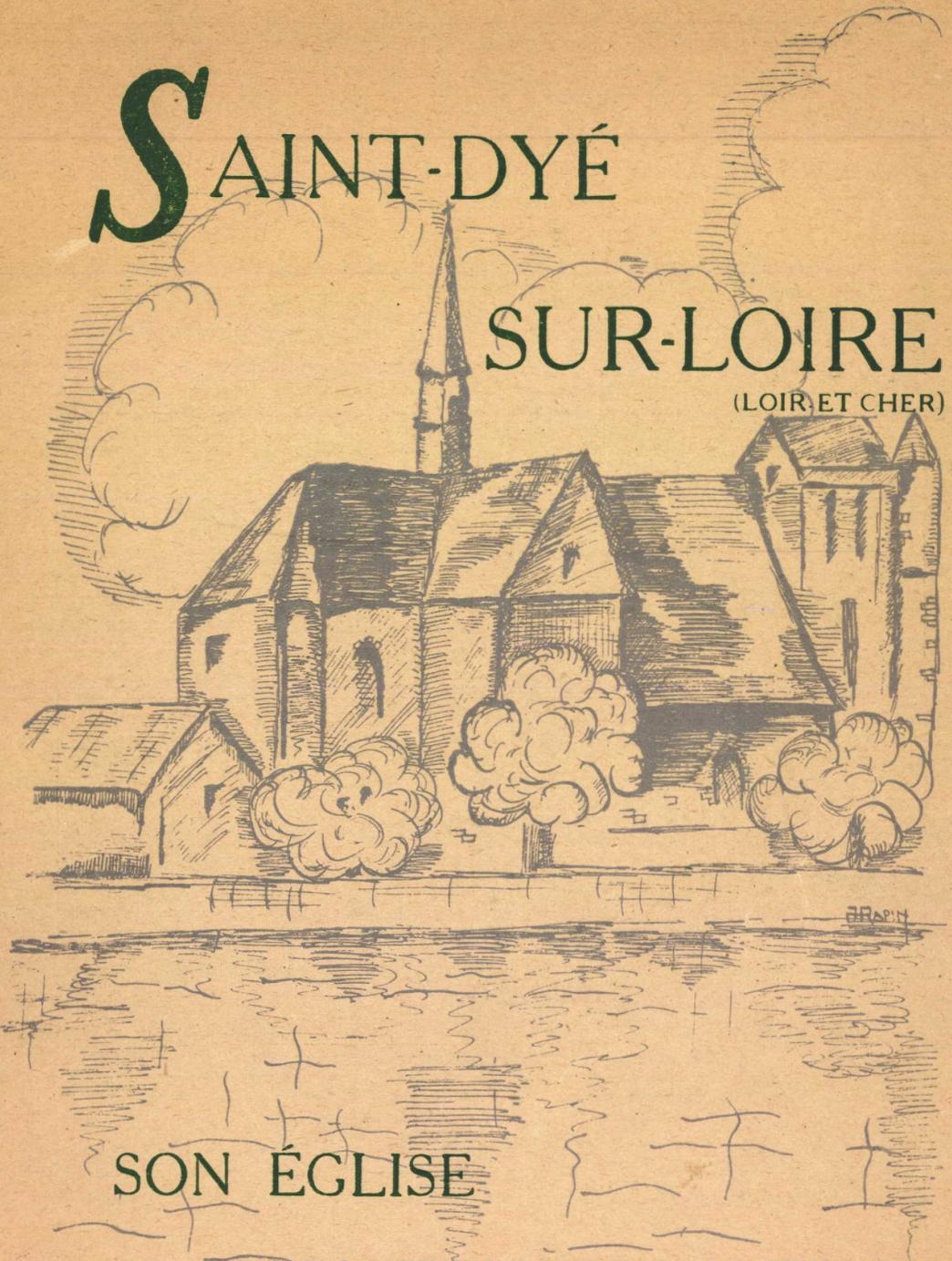


SAINTE-DYÉ

SUR-LOIRE

(LOIR ET CHER)



SON ÉGLISE

SES TOMBEAUX

SON PÈLERINAGE

PASSEZ VOS VACANCES A

SAINT-DYÉ-SUR-LOIRE

A 5 KM. DE CHAMBORD
HOTELS ET PENSIONS RENOMMÉS
PLAGE — PÊCHE

ÉGLISE
(MONUMENT HISTORIQUE X^e ET XV^e)
TERRAIN DE CAMPING

Renseignements : Syndicat d'Initiative de Saint-Dyé-sur-Loire

AGENCE RONÉO

MOBILIER MÉTALLIQUE MODERNE



licence
suisse

TOUBUREAU

20, rue Saint-Honoré - BLOIS



MACHINES A ECRIRE
A CALCULER
A DICTER
VENTE A CREDIT

AU SPRINT

60, rue Denis-Papin - BLOIS - Tél. 10-84

La plus ancienne maison
d'articles de sports de la
région

Station-Service **VÉLOSOLEX**

faites un essai - La bicy-
clette qui roule toute seule

Agence des Scooters **VESPA**

le premier scooter du
monde ayant fait ses
preuves, sans chaîne, le
plus stable

HÔTEL SAINT-MICHEL

CHAMBORD (Loir-et-Cher)

Tél. 31 à Huisseau-sur-Cosson

*

DINERS SUR TERRASSE
FACE AU CHATEAU

*

RESTAURANT 1^{er} ORDRE
CHAMBRES - CONFORT

ABBÉ BERNARD GUILLOT

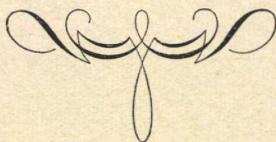
Saint-Dyé-sur-Loire



SON ÉGLISE

SES TOMBEAUX

SON PÈLERINAGE



1952

IMPRIMERIE DU CENTRE
Jean RAPIN - BLOIS

Nihil obstat
Blesis, 24 aprilis 1952
in festo St Desdati
Em. Joulin.
can. tit.
Censor deputatus

Imprimatur
Blesis die 4^a Maii
A. D. 1952
† LUDOVICUS
Episcopus Blesensis

TABLE DES MATIÈRES



— SON HISTOIRE.	page	6
— LA VISITE DE L'ÉGLISE.	page	8
— LES TOMBEAUX	page	21
— LE CULTE DES SAINTS	page	26
— L'ANNEAU DE SAINT DYÉ	page	27
— LE PÉLERINAGE	page	31
— DEUX DOCUMENTS DES ARCHIVES DE L'ÉGLISE	page	33



AVANT-PROPOS

Saint-Dyé-sur-Loire, situé à 5 kilomètres de Chambord, est une localité d'environ 500 habitants : l'été on en compte de 1.000 à 1.200, car ce petit pays est très connu surtout à Paris et sa banlieue.

S'il est, en effet, dans la région, un coin propice aux jours paisibles de vacances, ce sont bien les rives de la Loire.

Avec les grèves du fleuve, avec les ombrages, avec l'accueil de ses hôtels, Saint-Dyé attire les touristes et les invite à y revenir.

Entre Orléans et Blois, au milieu des verdure et des vignobles, tout près de Chambord, ancienne résidence royale, c'est un lieu privilégié, « un des œillets du jardin de la France », selon l'expression de notre poète Ronsard, situé au cœur même de notre pays, sur les rives enchantées de notre belle Loire.

Il aurait été très intéressant de faire l'histoire de ce pays, depuis le VI^e siècle, époque où mourût son fondateur : mais tel n'est pas le but de cette petite brochure.

Les habitants de Saint-Dyé sont très fiers de leur église ; et, ils ont raison : aussi, à plusieurs reprises, m'a-t-on fait remarquer qu'il n'existait aucune notice sur ce sujet : et c'est dommage !

C'est pourquoi, j'ai pensé leur offrir « Saint-Dyé — son église — ses tombeaux — son pèlerinage ».

Quoi de plus attachant, en effet, que de suivre pas à pas les efforts patients et courageux des générations d'artistes, architectes, sculpteurs, peintres, uniquement occupés à embellir la « Maison de Dieu » comme le plus précieux reliquaire, y dépensant toutes les ressources de leur talent, y laissant tour à tour la marque de leur personnalité et l'empreinte du génie de leur époque. Ainsi, nos églises, œuvre de foi et d'amour, sont devenues comme le plus bel hommage fait à Dieu, de toutes les œuvres de l'intelligence et de l'activité humaines.

Etudier une église, c'est rappeler le souvenir de nos ancêtres qui ont cru et aimé comme nous, c'est évoquer leur histoire, leurs mœurs, leur vie quotidienne, puisqu'elle fût, du berceau à la tombe le témoin de leurs joies et de leurs deuils.

Au moins, les nombreux touristes qui visitent le pays, trouveront dans ce volume des renseignements archéologiques et historiques.

Quant aux habitants, connaissant mieux leur église, ils l'aimeront davantage.

Qu'elles soient riches ou pauvres, beaux édifices aux fines dentelles et aux riches peintures ; ou humbles églises de campagne, aimons nos églises ; elles sont « la maison de Dieu », « la maison de tous ».

Au milieu des choses qui passent, elles restent les témoins d'un passé qui doit nous être cher.



SON HISTOIRE

Le bourg, situé à 14 kilomètres de Blois, sur la route d'Orléans, rive gauche de la Loire, doit son origine et son nom à un saint anachorète Deodatus : Dieudonné ou par abréviation : Dié.

Il naquit à Bourges vers le milieu du V^e siècle. Adolescent, il décide de rentrer en religion et va trouver Phalier, qui avait fondé une église et un monastère à Chabris-sur-Cher.

Là, il y fait la connaissance d'un diacre, originaire du diocèse de Chartres, nommé Baudemir ; et tous deux se lient d'amitié.

C'est Baudemir qui apprend à son compagnon que, dans les environs de Blois, il y avait sur les bords de la Loire, un lieu bien propre au genre de vie qu'il voulait mener. Une nuit, ils quittèrent le monastère, et se mirent en route.

On ignore l'endroit exact où Dié construisit sa cellule ; on pense que ce fût dans le voisinage du hameau actuel de l'Ecuelle. Là, en véritable ermite, il s'adonna à la prière, aux pieuses lectures, et aussi au travail manuel pour assurer sa propre subsistance.

On raconte que, pendant sa retraite, Clovis, partant en guerre contre Alaric, serait venu le voir pour le consulter et lui demander sa bénédiction, et³ serait revenu après sa glorieuse victoire pour le remercier et lui faire des dons importants.

Il réussit à grouper autour de lui une quarantaine de disciples. Après sa mort, son corps fut déposé dans la grotte qui lui servait de demeure à la fin de sa vie. C'est à cet endroit que l'église a été construite.

Le territoire actuel de Saint-Dyé est donc une terre bénie puisqu'elle fût sanctifiée par les vertus de son fondateur.

A la suite de miracles opérés par saint Dyé de son vivant et après sa mort, les habitants du pays, moines et colons accueillis pour cultiver le vaste territoire donné par Clovis à Saint-Dyé et inhabité avant le Saint Ermite, construisirent sur son tombeau une église devenue dès lors le but d'un pèlerinage populaire.

Un droit de péage, établi sur les marchandises transportées par la Loire, subvint en partie aux frais de cette construction et permit d'achever une œuvre entreprise avec peu de ressources. Ce péage consista pendant très longtemps dans une certaine quantité de sel marin prise sur chaque bateau et cédée volontairement.

Les Normands au IX^e siècle ruinèrent ce premier édifice.

Sous le règne de Charles le Chauve, un nouvel édifice fut élevé à la même place et surpassa en splendeur celui qui l'avait précédé.

A cette époque, l'Eglise était à la fois conventuelle (c'est-à-dire dépendant d'un monastère, fondé tout à côté par Saint-Dyé) et paroissiale ; mais bientôt ce monastère fut réduit à un prieuré de l'abbaye bénédictine de PONTLEVOY.

Ces faits nous sont connus par un discours sur la vie du saint Abbé, contenu dans un manuscrit sur vélin du XII^e siècle. (Archives de la Paroisse).

Parmi les largesses royales dont le sanctuaire de Saint-Dyé fut l'objet à différentes époques, de Clovis à Louis XIV, on cite une magnifique châsse d'argent doré, donnée par Louis XI et volée en 1518.

De la deuxième église, à part deux piliers du transept et la façade latérale Nord du clocher qui garde une baie murée, il ne reste rien.

Depuis, elle fut reconstruite.

La tour date de 1547 ; mais en 1561, l'église fut en grande partie brûlée par les Huguenots.

Le Père Patrice (capucin né à Saint-Dyé) remarque que « les auteurs du crime périrent misérablement et que depuis cet incendie sacrilège il n'y eut point d'hérétiques à Saint-Dyé pour y demeurer, d'autant que ce peuple catholique ne les peut souffrir ».

Différentes réparations furent faites depuis cette date :

— En 1617, pose des grilles de fer qui séparaient le chœur des deux chapelles et de la nef : il n'en reste plus qu'une près de la chapelle de la Sainte Vierge.

— En 1624, construction du maître-autel avec des colonnes et saintes images en relief, qui furent détruites en partie pendant la révolution.

Tous les tableaux de l'église sont de cette époque sauf celui du Crucifiement qui vient de la chapelle de l'Ecuelle.

— En 1627, construction d'un pilier au dehors pour soutenir l'arcade devant la chapelle de Saint-André.

— En 1636, construction d'une voûte pour la tour.

Le 27 Juillet 1680, sur les 9 à 10 heures du soir, le tonnerre tomba sur l'église et détruisit les voûtes. On remarque que plus de 150 personnes qui avaient été prier dans l'église, ayant été inspirées de monter en foule dans la tour, furent ainsi toutes sauvées.

A la suite de ce désastre, M. Jacques Poirié, alors curé, fit refaire la voûte et exhausser les bas-côtés de cinq pieds et faire trois arcs doubleaux et trois piliers butant de chaque côté. L'inscription suivante qui se trouve à la voûte à la hauteur de la chaire en fait foi :

« Ces VOUSTES ONT ESTE FAICTES DU TEMPS DE M. JACQUES POIRIE CURE ET PIERRE MAULNY, Jean THIBAUT, Jacques HUGUET, Marguilliers, 1686 ».

Tous ces ouvrages, avec les voûtes, coûtèrent 6.000 livres. Louis XIV aida la fabrique ; aussi le soleil qu'il avait pour emblème devint la clef de plusieurs milieux de voûtes. L'un de ces soleils a été détruit, il en reste encore deux.

En 1877, l'autel fut démoli avec beaucoup de précautions afin de ne pas endommager les deux bas-reliefs représentant, le premier, la visite de Clovis à Saint-Dyé ; le deuxième, Saint-Dyé recevant le viatique.

Il sera remplacé par un autel en pierre de Chauvigny avec incrustations en marbre d'Italie.

SOUS LA RÉVOLUTION

Le pays et la paroisse eurent comme ailleurs beaucoup à souffrir.

En 1793, pour remplacer la religion, on y institua le culte de la déesse Raison. La tradition du pays rapporte qu'on fit monter sur l'autel une jeune fille du pays pour symboliser la Raison.

C'est de cette époque que date l'inscription qui se trouve dans le sanctuaire à droite, en regardant l'autel, derrière le tableau de la Résurrection. On y lit : « Liberté, Egalité, Indivisibilité de la République Française ou la mort ».

En 1847, l'Abbé L. Pothée, curé de Saint-Dyé note qu'une autre inscription se trouvait sous la tour au-dessus du grand portail : « Mort aux Traîtres » (les traîtres cela voulait dire les Chrétiens).

On ne fit jamais de bal dans l'église car « c'eut été inconvenant pour le temple de la Raison et aussi parce qu'il y faisait trop frais » (ce furent les deux raisons données) ; mais tout y fut emporté, vendu ou gaspillé.

Le 5 Frimaire 1793, c'est l'argenterie qui est donnée au district de Blois.

On pousse le vandalisme jusqu'à enlever les galons d'or qui se trouvaient sur les ornements. Puis ce sont les biens du vicariat qui sont vendus. Saint-Dyé, en effet, eut un vicaire jusqu'à la Révolution. Le dernier fut Jacques Risse installé le 19 juin 1791. Citons également comme vicaire Mathieu Gavril, au début du 18^e siècle. Il était Docteur en théologie. Les différents vicaires de Saint-Dyé habitaient près de l'église une maison isolée du presbytère dite le « vicariat » (1). En plus de leur train de maison, ils avaient leurs pauvres et formaient des futurs prêtres à qui ils procuraient souvent la nourriture et le coucher.

L'argent qui se trouvait dans les coffres de la marelle (le banc des fabriciens) ainsi que les cuivres, tout est envoyé à l'Administration pour être changé en assignats.

Au vol et au pillage, s'ajouta la stupidité. Le 16 Frimaire de la même année 1793, une demande est faite par le citoyen Etienne pour changer le nom de Saint-Dyé en celui de Sin-Dié, mais on passa à l'ordre du jour et il fut quand même décidé à l'unanimité que le nom du pays s'écrirait comme par le passé.

Vers la fin du siècle dernier, de gros travaux de réparation furent faits aux voûtes de la nef principale ainsi qu'aux voûtes et fenêtres des bas-côtés. Une souscription payable en trois ans fut ouverte et proposée à la générosité des habitants.

La toiture fut également refaite en grande partie à la même époque.

Depuis la Révolution, grâce à la libéralité de la municipalité, à la générosité des paroissiens et à l'appoint du ministère des cultes, l'église a toujours été entretenue.

LA VISITE DE L'ÉGLISE

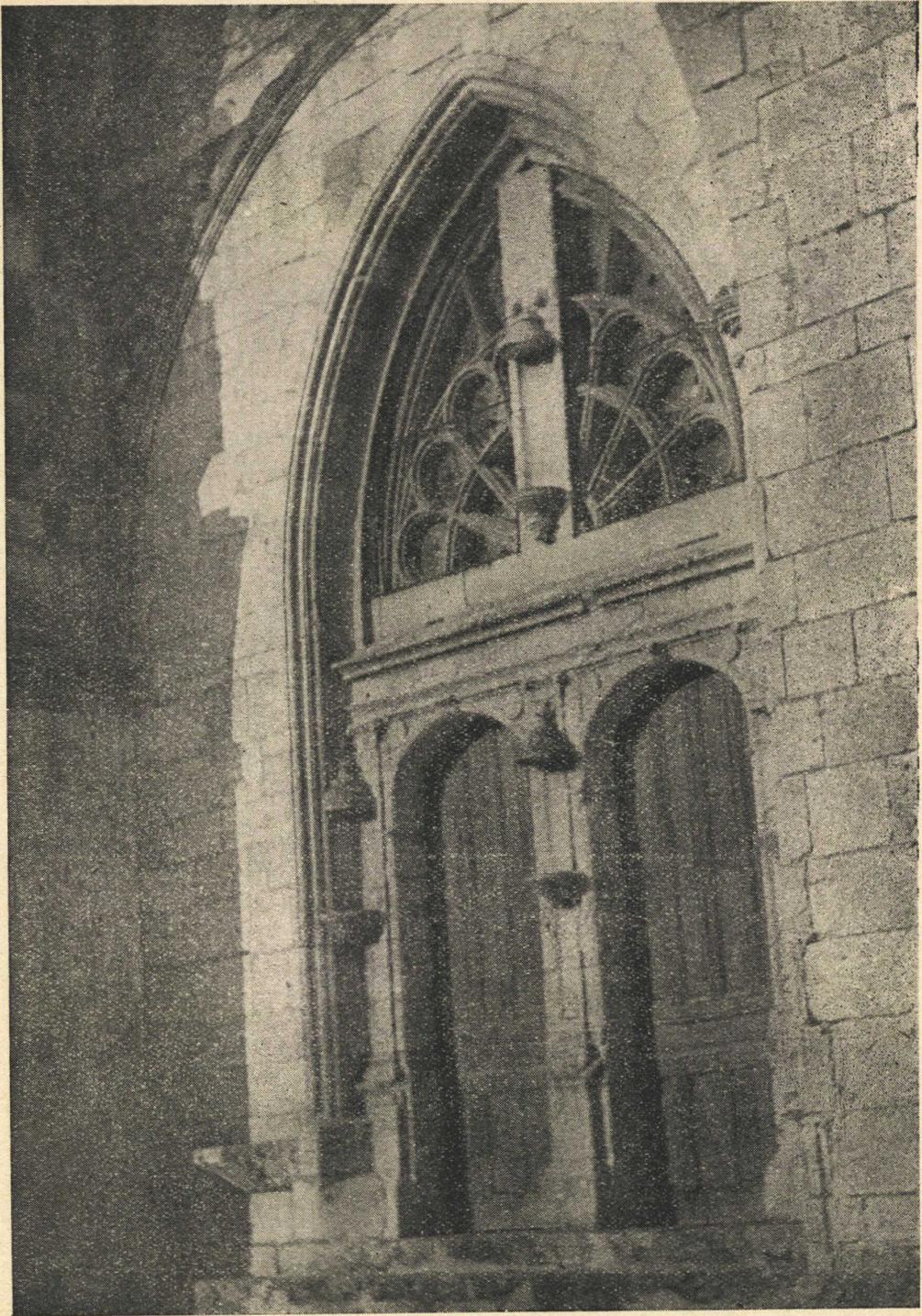
I. - L'EXTÉRIEUR.

Lorsque, comme c'est le cas le plus fréquent, l'on arrive par la place de l'Église, on se trouve face à un monument présentant un bel ensemble.

La première chose qui frappe le visiteur, c'est évidemment la masse imposante de la tour, malheureusement inachevée, qui sert de clocher à l'église, et dont la façade très belle gagne à être vue de la ruelle qui lui fait face.

Au lieu de rester sur la place d'où la vue est cachée par les arbres, le visiteur aura intérêt à descendre le petit chemin qui conduit à la Loire ; de là, il pourra admirer cette belle construction du 16^e siècle avec l'alignement de ses arcs-boutants, en même temps qu'il aura, du moins à la belle saison, le plaisir de goûter, assis à l'ombre des arbres, les charmes d'un joli coin de notre val de Loire.

(1) Maison occupée actuellement par M. et Mme René Sinet — sur la place de l'Église.



PORTAIL (Entrée principale)

LA TOUR

La tour, comme l'indique assez son style grec, a été bâtie en 1547.

Son portail, ogival dans son étendue, est séparé en deux portes cintrées par un pilier formant une croix dont les bras sont chargés de trèfles vitrés qui simulent une gloire et portant vers son milieu deux petites niches.

Au-dessus de ce portail devait se trouver une galerie ainsi que l'indiquent un commencement de balustrade incrusté dans les contreforts de la tour, la retombée des arceaux qui est dans les angles, l'arc cintré de la façade et les petits arcs ogivaux des contreforts qui devaient en recevoir la voûte.

Deux portes, maintenant murées, l'une donnant dans l'escalier de la tour, l'autre sur la galerie auraient introduit sur cet ornement inachevé.

Au milieu de la façade se trouve une large rosace vitrée surmontée d'un fronton triangulaire supporté par deux pilastres d'ordre toscan. Vient alors un cordon faisant le pourtour et formant un premier entablement au-dessus duquel s'ouvrent deux grandes fenêtres à plein cintre.

Cette tour repose sur huit énormes contreforts surmontés chacun de deux colonnes à chapiteau corinthien supportant le deuxième entablement au-dessus duquel devait être la galerie destinée à entourer la coupole de la tour.

L'escalier, tout en pierre, est contenu dans une tourelle extérieure. On y accède de l'intérieur par une petite porte surmontée d'un fronton triangulaire soutenu par deux pilastres d'ordre ionique.

LES CLOCHES

Voici l'inscription de la grosse...

« L'an de grâce 1827, j'ai été bénite par Mgr François Philippe de Sauzin, évêque de Blois — été nommée Dié Félicité par Jean Baptiste Roger, parrain et Félicité Lemaignant, épouse de M. Vernouillet, maire, assistés de MM. Morieux, curé - Vernouillet, maire, Filland, adjoint, et de MM. Huel, Dinocheau, Huguet, Olivereau, marguilliers.

... et celle de la petite

« J'ai été bénite par Mgr Ph. François de Sauzin, évêque de Blois, et nommée en l'an de grâce 1834, par M. Jacques Pierre Marie, Comte de Montlivault et par Mlle Laure Marie Martine, André Marie Joseph. Ils étaient assistés de Mrs L. C. Pothée, curé de Saint-Dié, André Hahusseau, maire et propriétaire, Simon, adjoint et propriétaire, Mrs E. Bourdonneau, G. Begenne, J. Darde, P. Diot, E. Rotté, marguilliers ».

Au-dessous : « Gravé par moi, Jules Lecomte ». Puis la marque de Collin frères, fondeurs. Enfin l'image de la Croix et de Saint Joseph.

LES CONTREFORTS DE L'ÉGLISE

Les murs de l'Eglise sont soutenus par des piliers butants.

Lors de la reconstruction de l'Eglise vers le milieu du 14^e siècle ses murs n'avaient été appuyés qu'à l'extrémité occidentale par deux contreforts portant une gargouille et surmontés d'un clocheton à panneaux en ogive.

En 1627, on fut obligé d'en faire un nouveau à l'extrémité du mur de la chapelle de Saint-André qui, plus ancien, menaçait ruine. Deux pierres de ce pilier indiquent d'ailleurs la date de la construction et les noms des curés, marguilliers et entrepreneurs.

Les autres contreforts furent ajoutés en 1685 pour appuyer les arcs doubleaux devenus nécessaires au soutien des murs se lézardant à la suite de la chute du tonnerre en 1680. Cette époque est également indiquée sur une pierre du deuxième de ces contreforts, face au midi, avec les noms du curé et du maçon.

II. - L'INTÉRIEUR.

L'église (autrefois abbatiale) est dans son ensemble de style ogival. Elle se compose d'une nef principale de quatre travées, flanquée de deux bas-côtés ajoutés par la suite, d'un transept et d'un chœur à cinq pans.

Elle simule, selon le système de certains architectes anciens, le pénéchement de tête du Sauveur en croix. C'est pour cela que la chapelle de Saint-André est moins large que celle de la Sainte Vierge.

Après avoir traversé la tour et pénétré dans l'église proprement dite, le visiteur est frappé par la grande clarté donnée par quinze fenêtres. Sur dix-sept, deux ont été murées, la première dans la chapelle de la Sainte Vierge après l'incendie des protestants en 1561, et la deuxième dans le fond de l'abside en 1791.

Toutes ces fenêtres seraient d'un assez bel effet si elle avaient conservé leur hauteur primitive. Leurs meneaux et autres ornements furent détruits lors de l'incendie, ou peut-être même jamais achevés.

La destruction « commencée depuis longtemps par les ouragans et les pierres des enfants » (1), a été complètement achevée par des vitriers qui, chargés à la fin de la révolution de réparer les vitraux firent entendre au curé d'alors que des verres blancs partout feraient un bien meilleur effet, et emportèrent les restes d'ailleurs assez copieux.

La grande nef est séparée des nefs latérales par quatre piliers de chaque côté, entièrement ronds comme des colonnes à l'exception de ceux du chœur qui sont octogones.

LES VOUTES, ARCS ET NERVURES

Chaque nef de l'église a une voûte en pierre tendre à ogive, formée par différents arcs et nervures appuyés, celles de la grande nef et celle de Saint-André sur des chapiteaux ornés de feuilles d'acanthé, ceux des bas-côtés, du chœur et de l'abside sur des marmousets (2).

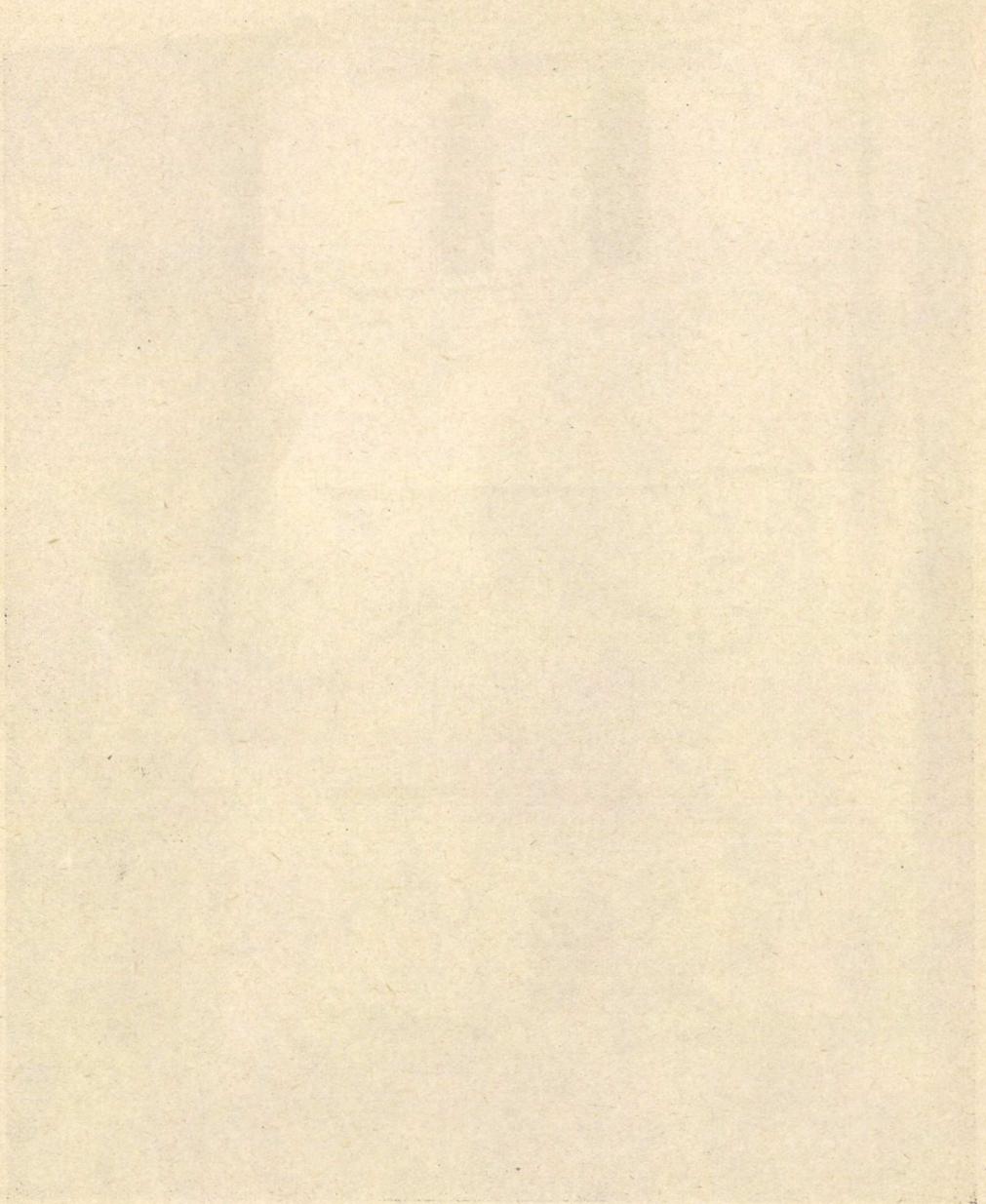
Ces figures symboliques furent les produits bizarres du mysticisme et de la fantaisie religieuse d'un âge de foi naïve. Nous remarquerons d'abord le dragon ailé, dont la présence s'explique par le récit des hagio-

(1) C'est l'abbé L. Pothée, curé de Saint-Djé, qui écrit cela en 1840 à propos des enfants de son temps.

(2) Marmousets ou grimaçants, sorte de figures grotesques.



LA TOUR (1547)



graphes. En effet, la légende de notre manuscrit raconte que saint Dié, en arrivant sur les bords de la Loire, délivra cette contrée d'un monstre hideux et le rendit habitable, d'inaccessible et de sauvage qu'elle était auparavant. Conformément à cette donnée légendaire, transmise d'âge en âge, une petite gravure du XVII^e siècle, signée Spirinx, représente saint Dyé plongeant le bout de sa crosse abbatiale dans la gueule béante du reptile furieux, figure bien expressive du paganisme et de la barbarie, expirant sous les efforts de la prédication évangélique et de la civilisation chrétienne.

En poursuivant notre exploration iconographique, nous apercevons un pélican qui se déchire le sein avec le bec, pour nourrir ses petits de son propre sang (emblème de la Rédemption et de l'Eucharistie); une colombe aux ailes déployées; un ange jouant de la cornemuse; un autre ange sonnante du cor; un autre embouchant la trompette du jugement dernier; un lion; un bélier ailé; un chien, la gueule ouverte et la queue serrée entre les jambes; une harpie; un chat à tête de femme, couverte d'une draperie que percent les oreilles de l'animal; un lézard; puis un diable tirant un pourceau par la queue (image de l'homme pêcheur, livré aux passions grossières); un homme ailé, donnant le bras à une femme ailée comme lui, et tenant de la main droite la queue d'une sirène. On pourrait voir dans ce couple éthéré le ravissement d'une âme, emportée vers son créateur, au séjour de l'éternelle lumière, sur les ailes de la prière, de la contemplation et de l'extase.

Dans la nef de la Sainte Vierge, les arcs et nervures reposent sur des corbeaux (1) ornés :

— le premier d'une tête de lion;

— le deuxième de deux petits diables finissant en queue de serpent et réunissant leurs efforts pour soutenir cette même retombée qu'ils semblent porter avec peine;

— le troisième d'un singe barbu;

— le quatrième, d'un objet indéfinissable par suite de dégradations

— le cinquième de deux colombes qui se becquètent.

On voit encore, au pilier à droite du chœur, une tête d'ange et sur le même pilier du côté de Saint André, un chapiteau corinthien.

Comme on l'a dit plus haut toutes les clefs de voûtes de la grande nef étaient remarquables avant 1793 par le soleil, signe symbolique de Louis XIV, placé là en mémorial du secours accordé par ce grand roi pour reconstruire cette voûte détruite par la foudre en 1680.

Il ne subsiste plus que deux de ces soleils, l'un au premier cintre en partant de la tour et l'autre au troisième.

Le pavé de l'église avant la révolution de 1789, surtout dans le chœur, était presque entièrement composé de pierres tombales extraites pour la plupart des carrières d'Apremont, portant les inscriptions des défunts dont elles recouvraient le corps. Toutes ces dalles ont été enlevées et vendues pour payer les frais du nouveau carrelage du sanctuaire, du chœur et des nefs. Elles furent remplacées en 1791 par des carreaux d'ardoise et de terre cuite (2).

(1) Corbeau, grosse pierre en saillie pour soutenir un arc.

(2) Il reste encore une de ces pierres tombales sous la tour.

L'ABSIDE

L'abside, rond point angulaire à cinq pans, est éclairée par cinq baies en tiers point, et élevée de 60 cm. au-dessus du chœur. On y monte par trois degrés formant un hémicycle au milieu depuis 1791.

Les balustres en fer qui le ferment servent de table de communion.

Les murs sont revêtus d'un avant-corps en pierres de Bourré.

Dans le fond, il y a encore 4 belles colonnes supportant une lanterne. Chacune des colonnes est soutenue par un piédestal composé d'une corniche, d'un dé et d'une base en pierre tendre. Le chapiteau est d'ordre corinthien. Ces colonnes supportent un entablement composé d'une frise, d'une astragale et d'une corniche ornée de morillons et de rosaces. Au-dessus de cette corniche, trois riches guirlandes de fleurs en bas-relief forment des festons. Ce rétable est du 17^e.

Au-dessus de la corniche de l'autel, un fronton s'orne d'un « Père Eternel » en bas-relief, flanqué de deux anges adorateurs.

Vers l'extrémité s'ouvre sur la droite la porte de la sacristie. Une fausse porte, à gauche, lui fait pendant. Toutes les deux sont surmontées d'une imposte (cadre rond au-dessus duquel se trouve une tête d'ange d'où pendent de chaque côté des guirlandes de feuilles nouées en forme de choux). Il paraît que c'est par cette porte qu'autrefois le prieur et les moines passaient pour venir à l'église.

L'avant-corps comporte en ornements différents tableaux ; à gauche, un bas-relief représente Notre Seigneur au Jardin des Oliviers, à droite, dans le cadre de l'imposte de la sacristie : la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Ces bas-reliefs furent exécutés en 1847 par un sculpteur alsacien nommé Müller.

LE MAITRE-AUTEL

Celui-ci est en pierre de Chauvigny avec incrustations en marbre d'Italie. Tel qu'il est, il date de 1877. Avant cette date le devant portait trois cadres ; au milieu, un agneau avec auréole couché sur le Livre des sept sceaux posé sur des images ; celui de gauche représentait Saint-Dié bénissant Clovis à son départ pour la guerre contre Alaric. Le Saint est debout, le roi à genoux (la couronne aux pieds, tenant son épée à la main, et celui de droite représentait Saint-Dié recevant le viatique.

Les trois cadres (sauf celui du milieu dont on ne voit presque plus rien) sont très bien conservés, et se trouvent au dos de l'autel.

Les côtés avaient un cadre plus grand au milieu duquel étaient sculptées les initiales de Saint Dié (S. D.). Il y a maintenant à la place une plaque de marbre.

Le sanctuaire comporte deux crédences en bois (style Louis XV), délicatement sculptées et dorées et recouvertes d'une table de marbre dite « breche Alep ». Elles furent données par une dame de Saint-Dyé dont le mari les avait achetées en 1793 lors de la vente du mobilier de Chambord dont elles faisaient partie. A droite et à gauche de l'autel, se trouvent les statues de Saint Dyé et de Saint Baudemire.

Saint Dyé. Abbé est revêtu d'une étole et d'une chappe et coiffé de la mitre. Dans sa main gauche, il tient un livre et dans sa droite la crosse abbatiale qui plonge dans la gueule béante d'un reptile.

Saint Baudemire est en dalmatique. Il tenait autrefois une palme à la main droite. Il a un livre dans la gauche et un bouquet de roses à ses pieds.

AUTELS SECONDAIRES

A l'extrémité des deux bas-côtés se trouvent, à droite l'autel de Saint André, à gauche, celui de la Sainte Vierge. Tous deux sont de style grec comme les ornements de l'abside.

Chapelle de la Sainte Vierge : Un fronton triangulaire à corniche ornée de modillons à feuilles d'acanthé domine l'autel. Une couronne de nuages avec deux têtes d'ange au milieu décorent le tympan. Il est surmonté d'une croix reposant sur un socle, appuyée sur deux spirales. L'autel était orné de deux tableaux encadrés représentant d'un côté l'Ecce Homo, et de l'autre la Mater Dolorosa, celui-ci n'existe plus. Une statue de la Vierge s'abrite dans une petite niche formant le fond.

Chapelle de Saint-André : Le tympan est décoré d'une image de Dieu environné de nuages d'où partent des rayons de gloire. Le fond est constitué par une statue de Saint André le représentant la main gauche appuyée sur la croix qui fut l'instrument de son supplice.

De chaque côté de ces deux autels, il y a deux petites crédences formées par une petite table de marbre rouge brun portée par une console à tête de Chérubin aux ailes renversées.

Ces deux autels ont été construits en 1836 pour remplacer les anciens faits en bois, d'un travail, qui, loin d'être remarquable, paraissait indigne du sanctuaire exécutés cependant à la même époque.

Avant 1791, il y avait encore deux petits autels adossés aux piliers du chœur : l'un de la Sainte Famille, représentée par un tableau (tableau patronal de la très ancienne confrérie des trépassés), l'autre, de Saint Vincent, patrons des vigneron, représenté également par un tableau. Ces deux autels furent détruits par le Curé intrus Leroy pendant la révolution.

A l'extrémité occidentale des bas côtés, sur un emplacement exhaussé et environné de balustres se trouvent : d'un côté le confessionnal adossé au mur, et de l'autre, au milieu du carré, les fonts baptismaux dont le bassin et la colonne qui le supporte sont en brèche africaine.

Avant 1840, se trouvaient de chaque côté des fonts, la statue de la Vierge et celle de Saint Joseph portées par des consoles scellées à hauteur dans le mur de clôture.

LES TABLEAUX

Dans le Sanctuaire :

Un tableau sur toile — la descente de croix — (placé au-dessus du maître-autel).

A droite de l'autel la Résurrection de N.S.J.C., et en face le tableau de J. C. crucifié entre deux larrons; ce tableau vient de la chapelle de la léproserie ou maladrerie de Saint-Michel de l'Ecuelle, et remplace le tableau représentant le même sujet mais mieux fait qui occupait ce cadre avant 1789, et qu'on n'a pu retrouver depuis.

Près de la chapelle de la Sainte-Vierge.

Marie donnant le rosaire à une religieuse du Tiers-ordre et tenant sur son bras droit l'Enfant Jésus qui donne le rosaire à Saint-Dominique, ayant un lys à la main droite et qui lui est présenté par Saint-Joseph. Au fond du tableau un coteau boisé, au bas duquel coule une grande rivière.

On dirait que le peintre a voulu représenter l'ancienne chapelle de Saint-Dyé (M. Chartier, fondateur du rosaire à Saint-Dyé aurait donné cette idée au peintre).

Quant au chien qui tient un flambeau allumé dans sa gueule, en voici l'explication. Avant la naissance de Saint Dominique, sa mère, la Bienheureuse Jeanne d'Aza eut une vision : il lui semblait qu'elle portait en son sein un chien qui se sauvait, ayant une torche allumée dans la gueule.

Le chien signifiait que Saint Dominique devait plus tard « aboyer », lutter contre les hérétiques de son temps; et le flambeau représente la lumière qu'il répandra par sa doctrine.

Près de la chapelle de Saint-André. Un tableau représentant :

Sainte Anne montrant à lire à la Sainte Vierge,
Saint André tenant une croix et montrant le ciel,
Et Sainte Barbe auprès de sa tour.

Deux autres tableaux se trouvent à la sacristie. L'un représente : Saint Clément-Pape, Saint Jean-Baptiste et Saint Vincent; et l'autre : la Sainte Famille, qui contemple le Père Céleste, et le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe.

Ces tableaux avaient été faits pour les diverses confréries de la paroisse. Saint André était le patron secondaire de la paroisse; Sainte Anne, la patronne des menuisiers; Saint Clément, le patron des marins; Saint Jean-Baptiste, celui des tonneliers, et Saint Vincent, le patron des vigneron. Quant au portrait de Sainte Barbe, il était destiné à la conférie des femmes.

Enfin, au-dessus des Fonts Baptismaux, se trouve un tableau du Baptême de Notre-Seigneur.

LA CHAIRE

(Exécutée en 1822 par Huguet)

Sa tribune est constituée par quatre panneaux sculptés. Chacun des angles forme une sorte de pilastre revêtu d'une guirlande de roses ou de feuilles de chêne.

Le premier panneau représente l'ANNONCIATION. On y voit une chambre dont la porte est entr'ouverte. A côté, un panier à ouvrage; au fond de la chambre, un prie-Dieu et une tige de lis et dans l'angle droit le Saint-Esprit en forme de colombe sortant d'un nuage de gloire.

Le second représente l'ASSOMPTION. En bas, un tombeau vide surmonté de roses et dans le haut une étoile environnée de rayons avec l'inscription : Ave Maria.

Le troisième a pour thème la FOI qui est lumière et vie : le soleil sort comme d'un nuage et jette ses rayons sur une bible et sur une croix près de laquelle grandit un pampre chargé de raisins.

Le quatrième enfin rappelle la RESURRECTION. Dans le bas, un tombeau vide avec « Résurrexit ». Au-dessus, on voit la lance et la couronne d'épines. A gauche, la croix sort du tombeau et s'élève dans le ciel vers Dieu avec cette inscription « Ascendit ».

C'est tout à la fois la mort du Sauveur, sa résurrection et son ascension, fondement de notre rédemption, de notre foi et de notre espérance.

Dans le dossier de la chaire, sont représentés tous les attributs de Saint Dié, abbé, c'est-à-dire : la crosse, l'étole et au bas le dragon ailé qui, selon la légende, ravageait le pays et que Saint-Dié détruisit.

La chaire est surmontée d'une gloire avec un Saint-Esprit en forme



MAITRE-AUTEL - Rétable (17^e siècle)

de colombe. Au bas, on voit le Livre de la Loi ouvert avec les dix commandements de Dieu.

De l'abat-voix tombe une petite draperie ornée de glands.

Le banc d'œuvre :

Le banc d'œuvre est surmonté d'un dossier appuyé au pilier qui fait face à la chaire. Il a été exécuté par un nommé Huguet, originaire de Saint-Dyé en 1822. Il consiste dans un encadrement surmonté d'une corniche circulaire : au-dessus sont couchées deux palmes joignant l'extrémité de leurs feuilles à un chou servant de piédestal de croix. Sur son panneau sont sculptés : un ostensor sous un baldaquin avec deux torches allumées, le livre des sept sceaux porté sur des nuages, un cep de vigne et des grappes de raisin dont une branche entoure l'ostensor ainsi que des roses et des épis de blé, au-dessous, le serpent tient dans sa gueule la pomme qui fut l'occasion de la faute originelle.

Les Sacristies :

Il y en a deux, l'une date de la reconstruction de l'église, elle est rebâtie dans la longueur du pignon nord du transept, près de l'autel de la Sainte Vierge. On l'appelait autrefois « la chambre des bedeaux » parce qu'elle leur était destinée depuis la construction de la nouvelle qui, en projet lorsqu'on fit faire les ornements du sanctuaire, ne fut bâtie cependant qu'en 1701. Une inscription gravée dans l'embrasement de la fenêtre qui fait face à l'entrée, en fait foi.

C'est cette deuxième sacristie, située au coin du transept sud qu'on utilise actuellement.

LES TOMBEAUX

1^o. TOMBEAU DE SAINT DYÉ.

Le corps de Saint Dyé fut conservé dans sa grotte en son tombeau jusqu'en 1482, époque à laquelle il en fut retiré pour être mis dans une très belle châsse en argent doré.

Voici ce que nous apprend une petite note insérée à la fin du manuscrit de l'église :

« Louis XI ayant considéré la sainteté de ce grand personnage et reconnu qu'il avait pu déterminer les rois de France à renoncer au paganisme et à embrasser la foi chrétienne, fit à cette église un don du plus grand prix ; c'était une châsse en vermeil, admirablement travaillée, pour renfermer les reliques du saint ».

Les habitants de ce lieu la conservaient avec le plus grand soin depuis près d'un siècle lorsqu'elle fut volée le 11 février 1578.

On fit beaucoup de démarches pour découvrir les auteurs de ce vol sacrilège mais sans aucun résultat.

L'auteur de l'ancienne vie de Saint Dyé rapporte que son tombeau fut ouvert en 1617, lorsqu'on fit poser la grille qui séparait le chœur des chapelles et de la nef principale.

Dom Chazal, écrivait un siècle plus tard, que quelques reliques de ce Saint patron étaient restées de celles que Louis XI avait fait mettre dans une châsse d'argent doré.

Enfin, le 24 octobre 1842, le curé de Saint-Dyé, l'abbé Louis Pothée, voulut descendre dans le tombeau. En voici le procès-verbal :

*Procès-verbal de l'ouverture du tombeau de Saint-Dyé,
24 octobre 1842*

Le 24 octobre 1842, je soussigné, Louis Pothée, curé de Saint-Dyé,

après avoir levé à six pouces de distance du pavé de l'église, sous la plaque de cuivre qui est au milieu du chœur et sur laquelle est inscrit : Tombeau de Saint Dié, 1791, une pierre large de deux pieds, longue de quatre, épaisse de sept pouces, cassée par la moitié, ayant quatre pitons posés à chacun des angles des extrémités, et avoir ôté quelques-uns des morceaux du couvercle du sarcophage dans lequel avait été déposé anciennement le corps de Saint Dié; suis descendu dans ce précieux reliquaire, et pénétré plus avant sous la grotte, et trouvé dans la partie supérieure :

1° Une petite boîte en plomb sur laquelle étaient gravés d'un côté : Novembre, de l'autre, 1617 (époque de l'ouverture dont parle le Père Patrice dans les remarques qui se trouvent à la fin de la Vie de Saint Dié imprimée en 1658) laquelle contient des dents.

2° A gauche de cette boîte, quelques cendres brunes très légères, qui couvraient quelques fragments d'ossements.

3° Sous ces fragments d'os et autour, différents morceaux de fer mince, presque détruits par la rouille.

4° Enfin, à la droite de la boîte susdite, mais plus près du bord du sarcophage : un petit morceau d'ébène plat taillé à 8 pans avec chaînon.

J'ai recueilli religieusement dans le bassin des burettes d'argent, ces précieux restes qui à l'époque susdite furent trouvés dans le sarcophage de Saint Dié, ainsi que le témoigne l'auteur sus-nommé. Ensuite, ayant ôté du pied du sarcophage la terre et les pierres qui y étaient tombées lors des différentes ouvertures qui en ont été faites; j'ai ramassé toute la poussière contenue dans toute la longueur du cercueil, et comme pouvait être mêlée avec les cendres du Saint confesseur, je l'ai renfermée dans une boîte de chêne... puis j'ai réuni avec du plâtre cinq morceaux du côté droit du sarcophage, brisés sans doute lorsqu'on l'avança de la grotte dans l'avant-grotte qui fut pratiquée en 1482 pour retirer plus facilement les reliques de Saint Dié. Et enfin, j'ai rejoint de la même manière son couvercle qui était en six morceaux, et ai fermé ce sépulcre saint comme auparavant.

Alors, j'ai emporté au presbytère les précieuses reliques que j'ai mises séparément dans un petit morceau de damas rouge, lié avec un fil de soie rouge, et avec une petite étiquette indiquant le contenu et le jour de l'ouverture avec une signature; le grain de chapelet et les morceaux de fer sont seulement dans du papier. En foi de quoi, j'ai signé le présent procès-verbal.

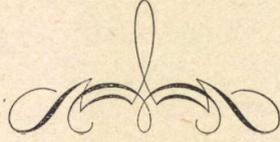
Jean Michel Lesieur, sacristain et Charles Chavigny étaient présents.

Saint-Dié, 24 octobre 1842. L. Pothée, curé de Saint-Dié. Le tombeau se trouvait au milieu du chœur, sous l'église; il renfermait le sarcophage dans lequel son corps avait été déposé.

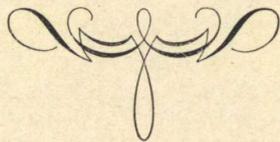
L'emplacement du tombeau (autrefois surmonté d'un « tumulus » en pierre) est maintenant indiqué par une simple inscription sur la dalle : Tombeau de Saint Dié, 1791.

2° - TOMBEAU DE SAINT BAUDEMIR.

Baudemire ou Baumaire naquit au diocèse de Chartres; et, encore jeune il fut confié à l'Evêque Solenne. Désireux de rester diacre toute sa vie et de quitter le monde, il alla trouver Phalier, qui avait fondé un monastère dans le Berry. C'est là, comme nous l'avons dit plus haut qu'il fit la connaissance du jeune Dié. Quittant le monastère avec lui pour gagner les bords de la Loire, il se retira dans une île de la Loire, appelée depuis



Spirinx sc. S. DIE' ABBE' Boudan ex.



« Ile de Saint-Dyé », où il passa le reste de sa vie, dans la prière et la pénitence.

Comme celui de son compagnon, son corps fut enseveli sous l'église. Sa fête se célébrait le 13 novembre; et plus tard, elle fut fixée au dimanche dans l'octave de la Toussaint.

Une des paroisses des environs : Bauzy l'a, d'ailleurs, comme patron.

Son tombeau, renfermant le sarcophage et contenant des reliques, se trouvait dans la chapelle Saint-André.

Il était autrefois surmonté d'un « tumulus » en pierre. L'emplacement en est maintenant indiqué par une simple inscription sur la dalle : Saint Baudemire 1791.

Le père Patrice de Saint-Dyé, auteur contemporain, nous apprend que le 6 août 1654 le tombeau de Saint Baudemire fut ouvert et « qu'il s'en répandit une odeur très suave, comme de lys et de roses et que des brillants ou lumières furent vus sur la tête du saint ».

Le fait a été constaté par un procès-verbal dressé par l'official de l'évêque de Chartres, Messire Philippe Bourdonneau, docteur en théologie, chanoine de Saint-Sauveur, et déposé au greffe de l'officialité à Blois. Ce document a été détruit.

Le 8 juin 1778, Mgr de Thémimes, alors évêque de Blois, en visite dans la paroisse, avait trouvé des choses à réformer, à réparer ou à faire dans l'église. Comme les reliques de Saint Baudemire ne lui semblaient pas assez authentiques, le 16 juin 1778, il fit une ordonnance d'après laquelle le tumulus qui s'élevait à trois pieds au-dessus de terre sur son tombeau devait être enlevé et remplacé par une simple plaque de suivre.

L'évêque rapporta-t-il plus tard lui-même son ordonnance car voici ce qui se passa :

En 1778, l'abbé Bardon, curé de Saint-Dié, ne put accomplir l'ordonnance épiscopale à cause de la pauvreté de la fabrique. 7 ans auparavant, elle n'avait pu fournir qu'une somme de 10 écus sur une dépense de 300 francs.

Après la mort de l'abbé Bardon, l'abbé Dufay est nommé curé de Saint-Dyé et vient prendre possession de la cure le 29 décembre 1779. Il fait ouvrir le sépulcre et le corps du saint jette un tel éclat qu'il en est renversé lui-même. Une fièvre ardente le saisit et des ouvriers sont obligés de le reconduire au presbytère. L'abbé Louis Pothée écrira à ce sujet en 1842 : « le fait m'est attesté par plusieurs témoins, alors enfants, se trouvant là avec leurs parents; d'autres, les portes ayant été fermées, regardèrent par les fenêtres, notamment Thomas Diot, fils du bedeau, mort en 1841 ». M. Dufay envoya chercher M. Marneaux, prêtre habitué de Saint-Dyé. Celui-ci, en présence de trois marguilliers, J. B. Thibault, Moussy, Jean Guérinet, des ouvriers qui l'ont tous attesté et de Thomas Diot, déposa les reliques sur l'autel de Saint André, pour nettoyer le tombeau de la terre et des pierres qui y étaient tombées en l'ouvrant : pendant ce temps les reliques brillèrent avec éclat. M. Dufay, loin de détruire le tumulus, remplace la vieille pierre par une nouvelle pierre tombale avec encadrement entaille.

M. Huau succède à M. Dufay le 28 juillet 1782. Chaque année, le jour de la fête du saint, (3 novembre) il faisait brûler un cierge devant le tombeau en signe de vénération. C'est pendant la Révolution, en 1791, que fut placée la plaque de cuivre demandée par Mgr de Thémimes et qui subsiste encore : elle fut placée par le curé illégitime Leroy.

Une dernière fois son tombeau fut ouvert le 28 septembre 1843.

PROCES-VERBAL DE L'OUVERTURE DU TOMBEAU

« Le 28 septembre 1843, je soussigné Louis Pothée, voulant retirer les reliques de Saint Baudemire, de l'état d'opprobre où elles étaient, par suite de la visite de l'intrus Leroy en 1791, et de celle qui avait été faite avec MM. Delessart, Morisset et Doré, le 1^{er} octobre 1842; ai de nouveau ouvert le saint tombeau, en présence de MM. Pierre Huguet, curé de Muides, J. B. Marné, curé de Montlivault et Montaru, curé de Maslives sous-signés; ensuite nous avons renfermé dans une boîte en plomb, longue de 2 pieds et large de 8 à 9 pouces, les susdites reliques composées :

1. du crâne divisé en plusieurs morceaux parmi lesquels, le préciput est surtout remarquable.

2. des fémurs, tibias, humerus et autres os, en assez grand nombre, presque tous brisés de vétusté ou commençant à se réduire en poussière.

Nous avons mis aussi dans le bas de cette grande boîte, une autre plus petite, faite du même métal contenant un os du crâne et deux autres ossements, à dessein que si ces précieuses reliques étaient à l'avenir reconnues authentiquement, on pût laisser cette dernière dans le saint tombeau.

A l'exemple de ceux qui nous ont précédé, nous n'avons point voulu séparer des reliques, quelques faibles restes de bois, quelques parcelles d'un objet en corne façonné, et 3 petits morceaux de pot de terre cuite, comme pouvant être des restes d'objets qui auraient été à l'usage du saint.

Enfin, nous avons nettoyé le précieux sarcophage de la terre et des pierres qui y étaient tombées; toutefois, nous avons laissé toute la terre réunie au pied du cercueil, comme contenant beaucoup de parties d'ossements réduits en cendre; alors, nous l'avons fermé comme par le passé.

En foi de quoi, nous avons tous signé le présent procès-verbal... ».

CULTE DES SAINTS HONORÉS DANS LA PAROISSE

En plus de Saint Dyé, patron actuel de la paroisse, de Saint Baudemise son compagnon, et de Saint André, patron secondaire (1) trois autres saints furent honorés d'un culte spécial : Saint Martin, Saint Marc et Saint Michel Archange.

Culte de Saint Martin :

C'est sous le patronage du grand apôtre des Gaules, que fut mise la chapelle de Maslives, qui dépendait de la paroisse de Saint-Dyé. Mais Saint-Martin n'est plus honoré à Saint-Dyé d'un culte particulier depuis 1681, époque à laquelle la chapelle de Maslives devint église paroissiale. Elle fut bâtie vers la fin du 15^e siècle. Au début, elle était destinée à être « un lieu où les habitants de ce hameau pourraient aller prier le Bon Dieu quand il ferait trop mauvais pour se rendre à leur paroisse » (c'est-à-dire à Saint-Dyé).

Quelque temps après, grâce à un fonds qui produisit 150 livres de rentes, ils eurent un chapelain : en 1526, ce fut Mathurin Jambart. Le chapelain avait en outre le titre de vicaire de Saint-Dyé. Depuis la fin du

(1) Apôtre sous l'invocation duquel fut dédié le monastère fondé par Saint Dyé et à qui était consacré l'oratoire bâti par lui.

17^e siècle, Maslives étant paroisse, a toujours eu un curé résidant jusqu'en 1877. Depuis 30 ans environ par suite de la coupable incurie des habitants, l'église s'est effondrée et n'a pas encore été rebâtie.

Culte de Saint Marc :

Une chapelle lui fut dédiée dans le parc de Chambord, au lieu dit « Maurepas ». Elle appartenait elle aussi à la paroisse de Saint-Dyé.

La profondeur des forêts indiquée par le « sylvas », (Forêt) de la prose de Saint Dyé, porterait à croire qu'elle fût bâtie par l'un de ses disciples. Elle aurait servi à la célébration des saints mystères pour les moines et fidèles des environs, échappés à la fureur des normands qui détruisirent le couvent et l'église paroissiale vers le milieu du 9^e siècle.

Le culte de Saint Marc cessa vers 1724. Jusqu'alors, le clergé se rendait processionnellement à sa chapelle tous les ans le 25 avril et y célébrait la messe en grande solennité.

(Cette chapelle, rattachée par la suite à la paroisse de Chambord et que l'on peut voir encore, est maintenant désaffectée).

Culte de Saint Michel :

Saint Michel était le vocable d'une petite chapelle qui se trouvait au hameau de l'Ecuelle (également du territoire de Saint-Dyé). Cette chapelle paraît devoir son origine à la petite cellule carrée que Saint Dié s'y construisit à son arrivée dans la contrée. Plus tard, elle fut érigée en prieuré en faveur des Augustins de Saint-Lazare de Blois, auxquels avait été confiée la maladrerie, richement dotée par Thibault IV, (peut-être aussi fondée par lui), par Hugues de Chatillon et par Pierre, comte de Blois. Le culte de Saint Michel y cessa au moment où le hameau de l'Ecuelle fut rattaché à Maslives. La Chapelle, dont il ne reste à peu près rien maintenant, fut détruite en 1793.

“ L'ANNEAU DE SAINT-DYÉ ”

L'église de Saint-Dyé ne possède aucun acte officiel qui établisse, selon les formes voulues actuellement, l'authenticité de la pierre miraculeuse de l'anneau dit : « anneau de Saint Dyé ».

(Cet anneau a été volé en 1906).

Elle ne peut offrir qu'une tradition orale, qui fait considérer cette pierre, comme ayant appartenu à Saint Dyé; encore une fois, ce n'est qu'une tradition. En tout cas, c'est un fait (les témoignages sont nombreux) que le Bon Dieu a permis que grâce à son contact sur les yeux malades, il y eut de véritables guérisons, donc des miracles.

Voici ce qu'écrivait le Père Patrice de Saint-Dyé en 1661, il y a donc bientôt 3 siècles : « C'est l'estime et la tradition commune que ce grand saint (Saint Dyé) la portait dans son anneau, et que sa sainteté lui a communiqué de faire des miracles. Elle est comme une petite agate taillée, et entre dans l'œil sans offenser la prunelle et sans apporter aucune incommodité, mais bien plutôt soulagement et guérison parfaite, et a toujours été tenue pour sainte relique ».

Or, après des siècles de vénération, voici que, pendant la tourmente révolutionnaire de 89, on ne savait plus ce qu'était devenue la relique. Une fois que, le calme revenu, on rentra dans les églises, et que l'on s'aperçut de toutes les pertes subies, il en fut une que l'on déplora particulièrement : la disparition de l' « anneau de Saint Dyé ».

Qu'était-il devenu ? Nul ne le savait. Celui-là même qui l'avait soustrait ne pouvait pas en parler, car il ne savait plus ce qu'il en avait fait.

Les plaintes duraient toujours, lorsque, après la mort du Sr Leroy, curé intrus, on trouva dans la doublure d'un de ses vêtements, une pierre précieuse. Le bruit s'en répandit très vite, et l'abbé Morioux, nouveau curé, ne se contentant pas des dires qu'on lui faisait, invita le Dimanche suivant tous ceux qui se souvenaient encore de l'anneau, à se présenter au banc de la marelle. Ils vinrent de fait en grand nombre : vieillards, jeunes gens, anciens chantres, sacristains, et enfants de chœur ; et tous ont bien reconnu la véritable pierre de l'anneau de Saint Dyé.

Et l'abbé Louis Pothée, qui arrive comme curé de la paroisse en 1833, et qui a transcrit lui-même le récit que nous venons de faire, atteste « qu'il tient ces faits de la bouche même des témoins oculaires ».

Malheureusement, la paroisse n'est plus en possession de la fameuse pierre : encadrée dans un anneau par M. l'abbé Mauduit, elle a été volée avec l'anneau en 1906. D'après le récit de certaines personnes du pays, le vol aurait été commis la nuit. La porte extérieure de l'église ayant résisté, un carreau d'une fenêtre a été brisé, et la porte de la sacristie ouverte de force, les voleurs prirent l'anneau qui se trouvait dans un placard. Poussant le sacrilège encore plus loin, ils fracturèrent le tabernacle : on trouva des hosties répandues sur l'autel.

QUELQUES MIRACLES OBTENUS PAR LA PIERRE DE SAINT-DYÉ

Tous les miracles que nous citerons, sauf le dernier, ont été racontés par l'abbé Louis Pothée, curé de 1833 à 1848.

Il s'est contenté de transcrire les deux premiers qui lui ont été contés à son arrivée ; quant aux autres, il en garantit l'exactitude, ayant été lui-même témoin oculaire.

Ce sont donc des témoignages très intéressants.

1. « En 1830, on amena à Saint Dyé un enfant de douze à treize ans qui, à la suite d'une chute, avait reçu une épine dans l'œil gauche.

Les médecins qu'il alla voir ne pouvant la lui enlever, on songea à recourir à la pierre de Saint Dié. Appliquée sur l'œil, presque aussitôt, une épine de un centimètre de long en sortit et l'enfant fut guéri instantanément ».

Cet événement fit l'admiration de tous et le curé, l'abbé Morioux a souvent raconté que c'était l'une des plus remarquables guérisons dont il avait été témoin.

2. « En juin 1832, une jeune fille originaire des Landes et pensionnaire à Blois chez les Demoiselles Lorrin, fut atteinte d'ophtalmie très douloureuse.

Elle en avait déjà souffert trois ans auparavant, aussi les parents avaient-ils faits vœu d'emmener la jeune fille à Saint Dyé. Ils prièrent alors la directrice de conduire la malade à Saint Dyé pour s'acquitter de leur vœu et demander la guérison.

A peine la pierre avait-elle touché les yeux que le mal cessa aussitôt et la jeune élève, toute heureuse, put continuer ses études sans jamais en souffrir.

Le fait a été garanti par les directrices du pensionnat ».

3. « A la fin de janvier 1834, un dimanche soir, deux vieillards d'Orléans, l'homme et la femme, voyant à peine à se conduire, me demandèrent de leur passer la pierre sur les yeux le soir même, voulant repartir de bonne heure le lendemain matin. Le lendemain, ils vinrent quand même assister à la messe. Ils me dirent qu'ils y voyaient un peu mieux mais voulurent qu'une fois encore je leur applique la relique, et, de fait, voici qu'ils virent distinctement et s'écrièrent avec joie : « Maintenant, nous avons nos yeux de quinze ans ! » Ils remercièrent longuement Saint Dié et retournèrent dans leur pays ».

4. En mai 1838, un marinier des environs de Nantes, avait amené son fils de 12 ans, avec l'intention de le laisser chez une cousine de sa femme qui habitait Saint-Dyé. Il avertit sa parente que l'enfant était héméralope, c'est-à-dire qu'il ne voyait que le jour. La femme, qui connaissait l'efficacité de la pierre miraculeuse, commença aussitôt une neuvaine à Saint-Dié et le lendemain conduisit l'enfant à l'église pour se faire imposer l'anneau.

Les deux premiers jours se passèrent sans résultat apparent ; mais le troisième jour, sa cousine ayant eu l'occasion d'aller, le soir, à « *Vau-berge du Lion d'Or* » (1) emmena l'enfant avec elle. Or quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'en arrivant près de la Croix de mission, l'enfant s'écria : « Oh ! ma cousine, le gros chien ! (Le chien venait du chemin de Bel-air). Sa joie fut grande de constater la guérison de l'enfant. Depuis ce jour, il put voir la nuit comme tout le monde, et lire à la lumière. Il termina sa neuvaine et sa vue continua à rester normale.

5. « Le jour de Pâques 1843, Thomas L... père, vigneron à Saint-Dyé, âgé de 70 ans environ, vint se faire appliquer la relique. Quelques jours auparavant, en taillant sa vigne, un éclat de sarment, lui était entré dans l'œil gauche et les médecins n'avaient pu réussir à l'enlever.

J'introduisis la précieuse pierre dans l'organe malade et après avoir récité les prières accoutumées, j'étendis le linge au-dessous de l'œil pour la recevoir en ouvrant légèrement la paupière qui demeurait toujours fermée. La relique ne tomba pas avec la promptitude ordinaire du coin de l'œil, elle vint au milieu puis descendit lentement le long de la joue jusqu'au linge. Elle était suivie d'une globule d'humeur de la grosseur d'une petite noisette. Je pris la pierre miraculeuse, elle était aussi sèche que de coutume, et je jetai le globule d'humeur sur le mouchoir du malade qui, l'ayant froissé, en fit sortir l'éclat de sarment.

Les souffrances cessèrent de suite, la vue redevint normale et le lendemain matin l'inflammation avait disparu ».

6. « Le 19 novembre 1843, une femme de Cour-Cheverny ne voyant plus de l'œil droit et ayant l'œil gauche déjà gravement atteint de la même infirmité, m'aborde dans l'église pendant que je faisais le catéchisme, en disant : « Ah ! Monsieur, si vous pouviez me guérir ! »

— « Dieu peut le faire, répondis-je, si vous avez la foi, ayez confiance ».

— « Quel malheur de perdre la vue ! reprit-elle avec tristesse.

Après le catéchisme, je lui ai mis la pierre successivement sur les deux yeux en récitant les prières ordinaires.

— « Mais je suis mieux, s'écria-t-elle, je ne souffre plus et je vois mieux maintenant ».

(1) Cette maison est actuellement habitée par M. et Mme Maurice Groux. L'inscription « Auberge du Lion d'Or » se voit encore sur une des cheminées.

Elle alla ensuite s'agenouiller sur le tombeau du saint pour le remercier de sa guérison ».

7. Le miracle de l'habitué d'Averdon.

En 1847, l'abbé Louis Pothée, curé de Saint Dyé, écrivait « Depuis bientôt quinze ans, je vois revenir chaque année pour la même cause et toujours avec le même succès, un homme d'Averdon. L'origine de ses voyages datait déjà de quelques années quand je suis arrivé à Saint-Dyé.

La maladie dont cet homme souffrait consistait dans une grande irritation qui se portait sur les yeux, lui faisant rendre une humeur abondante et lui causant de cuisantes douleurs. Elle se déclarait tous les ans à la fin du printemps.

La première fois qu'il en fut atteint, il eut d'abord recours aux médecins de Blois et leurs remèdes ayant été inefficaces, il alla à Tours consulter un célèbre oculiste dont il avait entendu parler. Les médicaments de ce dernier n'eurent pas plus d'efficacité et le mal allait toujours croissant. Il se détermina alors à venir à Saint-Dié, et la relique lui ayant été appliquée, il n'était pas de retour chez lui quand il se sentit guéri.

L'année suivante, à la même époque, il retourna voir son médecin mais aussi inutilement que par le passé; alors, il reprit le chemin de Saint-Dié et fut aussi heureux que l'année précédente.

Une troisième fois, le mal se déclara et, après quinze jours du traitement du médecin et de souffrances à n'y pas tenir, il retourna à Saint-Dié avec le même succès que par le passé.

Depuis lors, il ne veut plus entendre parler de la médecine qui lui coûtait trop d'argent, de souffrances et de pertes de temps et sitôt qu'il est atteint de cette « maladie anniversaire », il recommence son voyage accoutumé et toujours jusqu'ici, il a été exaucé ».

A ces témoignages apportés par l'abbé Pothée, curé de la paroisse, il y a un siècle, je tiens à en ajouter un autre plus récent.

Depuis que je dessers la paroisse, je me suis inquiété près des habitants de savoir s'ils n'auraient pas connaissance de cas de guérison semblables.

C'est ainsi que me fut indiquée l'adresse d'une personne de Cléry, Mme L. O., âgée de 81 ans.

Je lui ai écrit pour obtenir des renseignements sur son cas, voici sa réponse :

« Je certifie avoir été atteinte de cécité pendant trois mois, ne voyant plus à me conduire, en septembre 1890, je me suis rendu à Saint-Dyé. On m'a conduit à l'autel. Après les prières récitées par la prêtre et l'anneau passé sur mes yeux, je me suis trouvée guérie.

Or, six ans après, le mal reparut. Mon mari me conduisit de nouveau à Saint-Dyé et, après les prières d'usage et l'anneau passé sur les yeux par les mains d'une religieuse, (le prêtre étant absent) et avoir entendu la messe à Saint-Laurent, je me suis trouvée guérie.

Depuis j'ai fait mon travail de la maison et des champs et maintenant, malgré mes 81 ans, je vois très bien ».

(Cléry, le 4 décembre 1951).

On pourrait ajouter bien d'autres faits semblables mais il semble que ces quelques cas suffisent à montrer les grâces obtenues par l'intercession de Saint-Dyé.

L'anneau de Saint Dyé, contenant la pierre miraculeuse, ayant été volé, peut-on espérer quand même obtenir des guérisons de la vue ?

Pourquoi pas ? L'anneau n'était qu'un moyen. Des miracles comme

ceux que nous venons de relater, le Bon Dieu peut les renouveler par l'intercession de Saint Dyé, grâce à notre foi, et au contact d'une authentique relique du Saint, extraite de son tombeau, et enchâssée tout récemment dans un anneau semblable à celui volé en 1906.

Vous qui souffrez des yeux, n'hésitez pas à venir faire un pèlerinage à Saint-Dyé-sur-Loire (à 5 k. de Chambord). Vous y trouverez le prêtre tous les dimanches après la Grand'messe et le vendredi matin; et, si vous ne pouvez pas vous y rendre, écrivez à : M. le Curé de Saint-Dyé-sur-Loire (Loir-et-Cher).

PÈLERINAGE A SAINT-DYÉ

Depuis la mort du saint qui a donné son nom à ce pays des bords de la Loire, c'est-à-dire depuis le 6^e siècle, on a toujours eu un culte pour lui; et, nous l'avons vu à l'occasion des miracles opérés grâce à son intercession, on y est venu de loin pour le prier.

Le culte des saints fait partie de la doctrine et de la pratique de l'Eglise. Sans doute, le Bon Dieu entend nos prières, et peut les exaucer directement, mais Il veut parfois se laisser toucher davantage par leur intermédiaire.

Les saints restent pour nous des intercesseurs puissants : ils ont mené une vie exemplaire par leur pénitence et leurs vertus, et c'est ce qui leur a donné de jouir du bonheur du ciel après la mort : aussi se servent-ils de leur pouvoir pour notre bien.

Lorsque nous venons solliciter leurs faveurs, nous témoignons par le fait même notre confiance en Dieu, de qui seul, en définitive, nous vient toute grâce.

Avant de devenir nos protecteurs dans le Ciel, ils ont joué sur la terre un rôle d'ordre social, et ils continuent leur action, même après leur mort. De plus, ce sont nos ancêtres : ils ont allumé chez nos pères l'étincelle de foi religieuse qui anime encore nos régions; ils leur ont inculqué les vertus et les traditions qui constituent encore, malgré nos misères, ce qu'il y a de meilleur en nous.

Et leur influence se poursuit encore. N'avaient-ils pas la foi, tous ces « affligés de la vue », qui, pendant des siècles, sont venus se prosterner devant le tombeau de Saint-Dyé.

Nos vieux saints, ceux surtout qui ont vécu sur notre sol, tels Saint Dyé, Saint Solemne, Saint Martin, Saint Eusice, nous devrions les mieux connaître et les invoquer plus fidèlement.

Pour les honorer et les prier, nous nous rendons dans les lieux qu'ils ont habités, qu'ils ont sanctifiés de leur vie, ou, il y a souvent leur tombeau, et où des reliques de leurs corps sont conservées : ce sont *LES LIEUX DE PELERINAGE*.

A Saint-Dyé, — sous le chœur de l'église, il y a l'emplacement du tombeau — et la paroisse possède des reliques du saint, dont une parcelle a été encadrée dans un nouvel anneau semblable à celui qui a été volé.

Nos ancêtres du moyen âge se sont fait toute une liste de « saints protecteurs » : il y en a un, quelquefois plusieurs, pour toutes les infirmités humaines. Dans certains cas, il faut bien avouer que la science médicale, même en notre 20^e siècle, est bien impuissante à expliquer certaines guérisons. Les faits extraordinaires rapportés plus haut, n'en sont-ils pas une preuve tangible ?

Pourquoi donc, nous-mêmes, ne pas imiter la ferveur et la foi de nos

ancêtres ? Si nous avons autant de simplicité et de confiance qu'eux, nos prières seraient peut-être plus souvent exaucées !

Si nous avons besoin de recourir à l'intercession de Saint Dyé, pour la vue, ou pour toute autre grâce, *comment ferons-nous pour faire un bon pèlerinage ?*

Tout pèlerinage, pour être efficace, doit être *un acte essentiellement religieux*. Donc, il faut prier avec foi, avec confiance, et aussi avec persévérance, c'est-à-dire, sans se lasser; et si l'on est exaucé, ne jamais oublier de remercier.

Habituellement, le pèlerin se fait dire un **EVANGILE** : le prêtre lui fait baiser l'étole qu'il lui impose sur la tête, tandis qu'il récite un passage de l'évangile.

Quel est le sens de cette cérémonie ? Cette coutume très ancienne nous rappelle le culte tout particulier des premiers chrétiens pour le livre des évangiles. Dans ces âges de foi profonde, beaucoup en portaient quelque copie sur eux; chez les Grecs, les prêtres étaient toujours ensevelis sous un évangile.

Il faut donc voir un reste de cette foi antique, dans notre pratique actuelle de faire dire un évangile.

Pour le pèlerinage à Saint-Dyé, voici la traduction française de l'évangile et de l'oraison que le prêtre récite :

« Quand les Apôtres furent sortis de la barque, les gens du pays ayant aussitôt reconnu Jésus, parcoururent tous les environs; et l'on se mit à lui apporter les malades sur leurs lits, partout où l'on apprenait qui il était. En quelque lieu qu'il arrivât, dans les villages, dans les villes et dans les campagnes, on mettait les malades sur les places publiques et on le priaient de les laisser seulement toucher la frange de son vêtement, et tous ceux qui pouvaient toucher Jésus, étaient guéris » (Marc VI, 53-56).

L'ORAISON :

« Dieu tout puissant, faites que dociles aux enseignements et aux exemples du Bienheureux abbé Saint Dyé, nous résistions aux tentations de l'ennemi de notre salut; et accordez-nous, par votre grâce de combattre si généreusement le bon combat, et que nous méritions l'éternelle récompense. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Une image-souvenir de Saint Dyé a été éditée. Au dos de l'image représentant le Saint, il y a la prière « pour la guérison de la vue ».

A la récitation de cette prière, Mgr Robin, évêque de Blois a accordé 100 jours d'indulgence.

(Demander cette image-souvenir à la sacristie) ou écrire à M. le Curé de Saint-Dyé-sur-Loire (Loir-et-Cher).

PÈLERINAGE :

**Troisième Dimanche
après Pâques**

DEUX DOCUMENTS DES ARCHIVES DE L'ÉGLISE

LE MANUSCRIT (12° et 13° S.)

Ce manuscrit que possède l'église se compose de quatre parties.

1° Un long traité de diverses hérésies, composé par Saint Augustin (4° et 5° s.) et adressé à un personnage nommé « Que-veut-Dieu » (les douze premières pages).

2° Une lettre d'un athée anonyme à qui un docteur nommé Claudianus Mamertus fait une réponse; et où il prouve l'immortalité de l'âme. Le tout dédié à Sollius Sidonius Apollinaire, évêque de Clermont au 4° siècle (de la page 13 à 41).

3° Plusieurs homélies du Pape Saint Grégoire (6° s.) sur divers évangiles, avec une épître à Saint Secondin, évêque de Chartres (page 41 à 81).

4° La vie de Saint Dyé. A la fin se trouvent des proses et antiennes de l'église, autrefois chantées à la fête du Saint. Cette partie du manuscrit est absolument inédite.

Au commencement du volume, sur un feuillet spécial en papier, on lit une note d'une écriture du 17° siècle, qui paraît être de la main du religieux bénédictin Noël Mars : auteur de « L'histoire du royal monastère de Saint Laumer de Blois », manuscrit déposé dans la bibliothèque de cette ville.

Les caractères de l'ouvrage, en général du 12° ou 13° siècles sont de plusieurs mains. La première et la seconde parties sont écrites plus finement que les autres.

Le volume, relié en bois, est recouvert d'un cuir brun avec des arabesques en creux. Il est noué par quatre cordons de cuir blanc et porte sur l'un des plats une virole de cuivre qui a dû servir à l'attacher au pupitre, comme c'était l'usage.

OUVRAGE DU PERE PATRICE

Ouvrages dévots et curieux du R. P. Patrice de Saint-Dyé, P. Capucin — M.D.C.L.X.I. (1661).

C'est un ouvrage, sinon unique, au moins rarissime. Le vrai titre en est très étrange; aussi mérite-t-il d'être transcrit en entier :

« Dévotes et curieuses pensées sur des sujets de mérite et de piété, poésies saintes, latines et françoises, emblèmes, anagrammes, sentences, devises, dévotes prières, figures mystérieuses de la croix, du sacré nom de Jésus, de la B.V. Marie, de sainte Anne, de Saint François, de l'éternité, solide consolation d'esprit; labyrinthes spirituels; et autres ouvrages, d'une invention nouvelle, subtile et agréable aux bons esprits — par un père capucin ».

F.P.D.S.D. (Frère Patrice de Saint Dyé) avec approbation et permission des supérieurs — à Blois par Jules Hottot imp. et libraire (1661).

Au milieu de la page se trouve une croix formée de fleurs peintes, avec au-dessus et au-dessous différentes inscriptions et dessins. Le tout est enluminé de rouge, de jaune et de vert.

Pour savoir le but recherché par l'auteur, il suffit de tourner la première page, qui est dédiée « au lecteur bénévole et curieux ». L'auteur veut « faire passer le temps de la vie avec beaucoup d'innocence, de douceur et d'utilité. »

Ces pensées devaient être reliées en volume, ou séparément découpées et exposées dans les cloîtres, oratoires, maisons religieuses, ou tout lieu de dévotion.

C'est sans doute l'exemplaire de l'auteur que nous possédons.

Voici un spécimen de ces pages destinées à être coupées en quatre pour être distribuées comme images de dévotion. Si je la cite ici, c'est qu'elle est une des plus singulières.

A gauche se trouve une croix, dédiée aux artisans spirituels, formée de quatre équerres et expliquée par les vers suivants :

« Le monde tombait à l'envers
Par l'effort de l'esprit pervers
Si la CROIX en forme d'équerre
Unissant le ciel à la terre
N'eut redressé cet univers ».

Bon nombre de dédicaces s'adressent à des maisons religieuses Blésoises : aux Carmélites, aux religieuses N. D. des Anges, aux Ursulines, à la Visitation, aux religieuses de l'Hôtel-Dieu.

Un peu plus loin, il y a plusieurs pages remplies d'anagrammes. A titre d'exemple, en voici un à l'adresse des *ambitieux du monde*.

Mortels qui vous embarr
Et qui, jour et nuit, vous l
Pour les biens que vous am
Les trésors que vous ent
Les plaisirs que vous embr
Et l'honneur que vous pourch
En un moment seront p
Et tous vos projets frac
Bientôt vous serez trép
Et lors on dira : « c'est

ASSEZ

En résumé, l'on peut dire que ce livre est le fruit d'un esprit bizarre.

Mais c'est le manuscrit du 12^e et 13^e s. dont nous avons parlé plus haut qui mérite surtout d'être vu. Sa parfaite conservation, sa belle calligraphie, l'élégance de ses ornements et le bon goût et la richesse des enluminures, en font une œuvre rare et de premier ordre.

Aussi, le visiteur ne manquera pas de demander à le voir, ainsi que le livre curieux du père Patrice.



APPENDICE

Dans le compte rendu du pèlerinage de Saint-Dyé, le 4 mai 1952, présidé par S. Ex. Mgr Robin, évêque de Blois, publié dans la *Semaine Religieuse* dans son numéro du 10 mai, l'auteur écrit :

« Formulons ici le vœu qu'on puisse retrouver le chemin d'accès aux tombeaux de saint Dyé et de saint Baudemir sous les voûtes de l'église, pour la grande satisfaction des pèlerins et de nombreux touristes, comme, à Rome, Pie XII dégagea la tombe de l'Apôtre sous la coupole de Saint-Pierre. »

De fait, il y a quelques jours seulement, alors que la présente notice était déjà à l'impression, j'ai retrouvé aux archives de la paroisse la description du sarcophage et du tombeau faite par l'abbé L. Pothée en 1842.

« *Le Sarcophage* est en béton (ciment, chaux et sable) il a 5 pieds et 7 pouces de longueur au dedans, 2 pieds de largeur à la tête, 10 pouces au pied, 2 pouces et demi d'épaisseur.

Le couvercle est de la même composition, il a une teinte plus grise.

Le Tombeau dans lequel il était enfermé est une grotte voûtée, de près de 8 pieds de longueur, de 3 1/2 de largeur dans sa partie supérieure et de 2 seulement dans l'inférieure, de 4 pieds et demi environ de hauteur : cette grotte avait une porte de 15 pouces de largeur ; un gond reste encore dans la pierre du haut, j'ai retrouvé le second dans le sarcophage, la pierre du jambage du bas ayant été enlevée pour avancer ce dernier dans l'avant-grotte qui avait été pratiquée. Il paraît aussi qu'en 1482, la première ouverture fut faite dans la voûte, l'endroit est fermé par une pierre.

D'autre part j'ai retrouvé également aux archives de la paroisse des extraits intéressants de l'inventaire du mobilier de l'église dressé le 16 janvier 1833. En voici le texte exact :

ART. 15. — *Franchise de toute espèce de servitude.*

« Cette église n'est assujetti à aucune servitude.

Il y avait autrefois entre le troisième et le quatrième pilier côté nord, un petit appentis qui appartenait à l'église, comme on peut le voir dans la déclaration des biens de fabrique faite sous M. Florimond Chartier en 1621 et dont s'était emparé au moment de la révolution de 89, le propriétaire de la maison possédée actuellement par le sieur Garnier Callault, lequel en avait conservé la jouissance sans aucun titre légitime jusqu'en 1834.

A cette époque, d'après une circulaire du ministre des Cultes qui donnait avis aux fabriques que le temps de prescription devant bientôt échoir, elles devaient se mettre en mesure de rentrer dans les droits qu'elles pourraient encore avoir d'après le décret de 1805, le sieur Garnier ne pouvant justifier aucun titre de légitime possession de ce bâtiment, reçut injonction de la part du Trésorier de la Fabrique de l'abbatire.

Alors, le Conseil ignorant qu'il pouvait appartenir à l'église, laissa donc enlever la couverture et la charpente.

Par contre, au pied de la tour, un petit pilier de maçonnerie a été élevé par le sieur Jean Rotté pour recevoir les gonds de son portail, qui étaient enfoncés avant 1834 dans la base de la tour ; permission verbale lui en a été donnée par le Curé et Marguilliers, pour cette raison qu'il valait mieux souffrir cette petite servitude que de laisser les vitraux de l'église dans la partie septentrionale exposés aux pierres des enfants. »

ART. 16. — « Le dit sieur Jean Rotté ou tout autre propriétaire à qui appartiendrait la maison dite « le Prieuré », doit à cette église non seulement le tour de l'échelle, mais il doit de plus encore ouvrir ses portes pour le passage des processions religieuses qui, de temps immémorial, se font autour de l'église, comme on peut voir que ce droit a été revendiqué en 1829. »

(Folio 9 du registre des délibérations de la Fabrique).

En conséquence de ces découvertes, il serait intéressant d'essayer par quelques sondages de pénétrer dans la grotte où se trouvent les restes du sarcophage.

Nous pensons que la chose en vaut la peine et que les habitants de Saint-Dyé seront les premiers à faciliter la réalisation de ce projet.



LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

— Mémoires sur la Vie et le culte de Saint Dié — Abbé Pothée L. (Notes manuscrites).

— Légende de Saint-Dié-sur-Loire — (De Martonne).

— Souvenirs historiques de Saint Dié — (A. Dupré).

— La vie admirable du glorieux confesseur Saint Dié, religieux anachorète du blésois et son compagnon Saint Baudemire par le Père Patrice. — (Chez Jules Hotot, 96 p. Blois 1659), (ouvrage rare).

Tous ces ouvrages sont à la bibliothèque du château de Blois.

— Archives de l'Evêché.



MANOIR BEL-AIR

HÔTEL - RESTAURANT
Parc - Terrasse sur la Loire - Garage



Tél. 10

SAINT-DYÉ - SUR-LOIRE

Tél. 10

HOTEL DE LA RENAISSANCE

CONFORT MODERNE
SA CUISINE
SA CAVE

M^{me} FOUGERON

SAINT - DYÉ - SUR - LOIRE
(5 km. de Chambord)

TÉLÉPHONE n° 6

LOCATION
AUTOMOBILE
POUR TOUS PAYS ET
TOUTES DISTANCES

GUY GROUX

S'-DYÉ-SUR-LOIRE (L.-et-Ch.)

Téléph. 9



Service Gare de Mer
(sur commande)

EXCURSIONS CHATEAUX DE LA LOIRE

"LA MOTTE"

HOTEL - RESTAURANT

SAINT-DYÉ-SUR-LOIRE, près Chambord (Loir-et-Cher)

Mlle ROGER — Téléph. 20

*
SON PARC
SON TENNIS
*